

PSYCHANLYSE ET LITERATURE.

II.e Partie¹: *La protestation virile de Thérèse Desqueyroux.*
Pour une lecture adlérienne du roman de François Mauriac.

Le hasard nous a déparé une très agréable surprise. La citation de Baudelaire insérée comme épigraphe au début du roman par Mauriac:

«Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur! peut-il exister des monstres aux yeux de celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment *ils se sont faits*, et comment ils auraient pu ne pas se faire...».

est tout à fait de couleur adlérienne: l'«être humain est libre et il n'est pas assujéti à un déterminisme quelconque. La vie de chaque individu est le résultat d'un choix, d'un projet personnel. L'homme, que ce soit un monstre, un névrotique ou un être normal, planifie sa vie, fait le choix de la ligne directrice de sa propre vie en tant que maître absolu.

Adler —face au déterminisme foncier de la psychanalyse freudienne— est fier de l'anti-déterminisme qu'il prône³.

Pour Adler, les instincts ou les traumatismes constituent des relations causales seulement dans la mesure où cela convient au style de vie que l'individu a choisi. Toute causalité n'est que fictive. Lorsque Thérèse Desqueyroux fait intervenir des

1. La Première partie: *Alfred Adler* a été publiée in «Cuadernos de Filología Francesa» III. Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Extremadura. Cáceres 1989.

2. Les pages citées renvoient à l'édition du *Livre de Poche*. Bernard Grasset, 1927.

3. Dans la ligne de notre auteur, on trouve aussi: Victor Frankel (*El hombre incondicionado*) ou Erich Fromm (*El miedo a la libertad*).

forces inconnues et mystérieuses pour expliquer le sens ou le non-sens de son comportement, l'on peut se demander si, en vérité, ce n'est qu'une manoeuvre, une espèce d'alibi qu'elle se donne à elle-même pour ne pas prendre sur soi la responsabilité de ses actes: «cette puissance forcenée en moi et hors de moi»⁴ dira-t-elle; et le narrateur parlera du demi-sommeil, de l'engourdissement d'un «reptile dans son sein»⁵.

Omniscience, Providence et Prédestination mises à part, Baudelaire, Adler et Mauriac pensent que tout un chacun est libre et responsable de sa propre vie. Le psychologue et l'écrivain, pour leur part et chacun à sa façon, essaient de savoir un peu *comment* les êtres humains «se sont faits» et *comment* «ils auraient pu ne pas se faire».

Les points de vue et le point de vue

Les critiques littéraires aiment bien s'arrêter sur l'un des mécanismes de fonctionnement de la fiction qui contribue à créer l'illusion référentielle et qui est celui des points de vue que l'on peut énumérer: celui de Thérèse, celui du narrateur, et celui, parfois, des autres personnages, auraient contribué, paraît-il, à l'élaboration d'une composition assez complexe de la narration qui tournerait au profit de la vraisemblance. Ainsi, le roman de Mauriac semble être, pour une grande partie, un soliloque. Le processus de communication serait axé sur «je-je», une autocommunication. Ce qui nous permettrait de pénétrer dans l'intérieur du personnage, vu par lui-même. On aurait, donc, accès direct à la représentation d'une image du monde d'après la conscience de l'héroïne. L'auteur, très généreux, prétend ainsi octroyer au lecteur la possibilité de s'introduire, sans intermédiaires, dans la conscience de la protagoniste. C'est Thérèse qui voit, qui entend, qui songe, qui rêve, qui prépare sa confession et sa défense. Cela se passe à la première personne —chapitre IV— et très souvent à la troisième personne, au style indirect. Mais parfois, à la façon de l'analyste-thérapeute qui résume, tire des conclusions et éclaire le lecteur, le romancier-narrateur fait des réflexions et des commentaires. Tant mieux. Et si ce n'était pas suffisant, parce que deux avis valent mieux qu'un, le point de vue du romancier est complété par les points de vue des autres personnages. Le montage est parfait pour une lecture qui voudrait être psychologique. Mais n'importe quel point de vue n'est que de la fiction. T. Todorov définit le récit comme «un texte référentiel à déroulement temporel»⁶; le terme référentiel se rapporte à une entité extra-linguistique, à un univers réel ou imaginaire. Les points de vue ne seraient que quelques-uns des agencements scripturaux en référence à des événements réels ou imaginaires.

En réalité —il vaudrait mieux dire, en fiction— les points de vue émanant de la textualité, et qui peuvent être multiples, se réduisent à un seul —celui du romancier-narrateur— du point de vue du référent. La représentation de l'image du monde, présentée textuellement sous diverses perspectives, n'est, en vérité, que la vision d'un homme, d'un mâle, dans ce cas: le romancier-narrateur.

4. Fr. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, p. 22.

5. *Ibid.*, p. 42.

6. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil 1972, p. 378.

Or, que le romancier-narrateur soit un homme ou une femme, cela ne change rien; le discours référentiel sur la condition masculine ou féminine —quelle que soit son origine: un homme ou une femme— ne sera que la transcription plus ou moins nuancée d'une vision du monde instaurée dans une société —la nôtre—, qui véhicule et la structure d'un mode de perception et la structure d'un modèle idéologique déterminé.

Le discours sur le corps et le désir féminins, fait par une femme, même si elle y investissait d'autres mots, ne porterait-il pas aussi la référentialité aux mêmes maux?

I. LE MAL D'ÊTRE FEMME OU LE BESOIN D'AFFIRMATION, DE SÉCURITÉ

a) *Un corps de femme noyé dans un monde d'hommes*

Le chapitre qui ouvre le roman de Mauriac est très significatif du point de vue de la position de Thérèse dans le monde. Elle vient de sortir du Palais de Justice où a eu lieu le procès qui, sans doute, a été une affaire d'hommes. Dès sa sortie elle va être encadrée par son père (Larroque), l'avocat (Duros) et un peu plus tard par le cocher.

On s'aperçoit vite que Thérèse est porteuse d'un corps de femme étrange et étranger dans un univers où c'est l'homme qui parle, qui agit, qui décide, qui pose des questions, qui regarde et qui juge.

L'antithèse masculin-féminin est manifeste dès ce premier moment du récit:

«Thérèse marchait entre les deux hommes» (p. 8), son père et l'avocat, «qui discutaient comme si elle n'eût pas été présente» (p. 9) et qui «gênés par ce corps de femme qui les séparait le poussaient du coude» (p. 9); alors «elle demeura un peu en arrière». Ils ne lui prêtent aucune attention, au point qu'elle «aurait pu choir au bord de ce chemin» (p. 9). Gardère, le cocher «la contemple avec une attention gouluée» (p. 12)... «l'homme la dévorait toujours des yeux» (p. 12), et à la page 23: «Gardère se retourna une fois pour dévisager la fille de son maître». «Toute sa vie devrait-elle être ainsi dévisagée?» (p. 12), songe Thérèse. Son père «ne l'écoute pas; ne la voit plus. Que lui importe ce que Thérèse éprouve? Cela seul compte: son ascension vers le sénat interrompue, compromise à cause de cette fille (toutes des hystériques, quand elles ne sont pas des idioties)» (pp. 12-13). C'est son père qui donne les ordres, les plus insignifiants: «monte vite, il est temps» (p. 13) et ceux qui mettent en jeu toute une vie: «Tu deviens tout à fait folle? Quitter ton mari en ce moment? Il faut que vous soyez comme les deux doigts de la main, entends-tu? Jusqu'à la mort...» (p. 16).

On pourrait déjà établir un schéma comme le suivant qui montre le statut de Thérèse face au monde de l'homme:

Le statut de l'homme

Autorité (père, juge, avocat, mari).
 Détenteur de la parole, il pose des questions, donne les ordres.
 Détenteur du regard, il regarde ou ne regarde pas; s'il regarde, il dévore, dévisage ou contemple gouluement.
 Détenteur de l'avenir: il aspire à triompher...
 Activité
 Corporalié actante
 etc.

vs.

le statut de Thérèse

Soumission
 Th. doit répondre ou se taire.

 Th. est l'objet du regard et de la curiosité.

 Th. est utilisée (pour ne pas souiller le nom de la famille).
 Passivité
 Corporalié patiente.
 etc.

b) *La conscience d'un être abandonné*

Le sentiment le plus profond de Thérèse tel qu'il se manifeste au Chapitre I est celui d'un être abandonné, oublié et traqué. Le portrait de Thérèse en est la preuve la plus évidente:

«Immuable, serrée contre son manteau», «blême visage», elle reste «en arrière», tapie «contre le mur» (p. 9), comme un «être menacé d'étouffement» (p. 11), au point de s'exprimer à voix basse: «J'ai tant souffert... je suis rompue» (p. 12). A un moment donné le désir de l'inconscient arrive à s'exprimer: «Je reviendrai chez mon père» (p. 16). Désir qui reçoit la pire des réponses imaginables: «Ah, ça, non, non, non, ma petite». Désir de retourner à la maison de l'enfance où elle a peut-être goûté d'un certain bonheur et de l'amour d'une mère qui est morte peu de temps après la naissance de Thérèse.

Thérèse, on le saura par la suite, a grandi sans amour. Elle a très tôt perdu sa mère et son père confia son éducation à une institution laïque. Pendant les vacances ce sera tante Clara qui prendra Thérèse en charge. Thérèse se considère un être délaissé et en manque d'amour. Amour et tendresse qu'elle attend peut-être de son mariage. Mais Bernard s'avère être un mari qui a d'autres chats à fouetter et pas trop intéressé par ces détails.

Le monde des choses apparaît, dans ce premier chapitre, axé sur un sémantisme révélateur et en accord parfait avec l'âme de Thérèse: les «rues désertes» (p. 8), les «marches mouillées» (p. 7) et «les feuilles des platanes collées aux bancs trempés de pluie» (p. 8); «le crépuscule recouvrait Thérèse» (p. 9), «elle fermait les yeux au souffle de terre endormie» (p. 9) et «le ciel, au-dessus d'elle, se faisait un lit encombré de branches» (p. 12). Enfin, elle est impatiente «d'achever ce voyage nocturne dont elle souhaite à présent de ne pas voir la fin» (p. 14). La mort dans l'âme éprouvée par Thérèse envahit l'univers qui l'entoure: crépuscule, feuilles mortes, terre endormie, ciel sans lumière, voyage nocturne... Le désespoir, l'angoisse et la solitude partout, comme chez elle.

c) *Une femme qui cherche partout un appui*

On a déjà vu Thérèse «serrée contre son manteau» et tapie «contre le mur». Cette récurrence devient très significative: «elle se rencogna» (p. 24); «la tête contre la vitre du wagon» (p. 33); «aucun visage sur qui reposer ses yeux» (p. 43); «si elle pouvait appuyer sa tête sur une poitrine humaine» (p. 121); Thérèse «appuyait au dossier sa nuque» (p. 166). Ce besoin d'appui physique est révélateur du besoin d'appui moral éprouvé par Thérèse et recherché tout au long de sa vie auprès des êtres qu'elle côtoie. Tout d'abord auprès de Bernard —dont on parlera ensuite—; mais aussi elle cherche la sécurité auprès d'Anne —avec qui elle n'a aucun goût en commun—. Au fond, Thérèse est éblouie par l'insouciant et frivole bonheur d'Anne. La réaction ultérieure de Thérèse, en connivence avec ses beaux-parents, ne peut être expliquée que par la jalousie (cf. p. 50). Thérèse ne peut supporter qu'un autre possède ce qu'elle ne peut pas posséder. Recherche d'appui auprès de tante Clara, cette servante sourde et dévouée, femme de charge qui donne et se donne à pleines mains. Thérèse ne pourra jamais comprendre cette générosité athée et désintéressée. Recherche d'appui auprès d'Azévédo qui, un moment, semble l'avoir comprise, admirée, peut-être aimée. Re-

cherche d'appui auprès du curé, de ses beaux-parents avec lesquels elle collabore pour faire désister Anne de son amour pour Azévédo.

Besoin d'appui qui se manifeste, compensé, dans le goût de Thérèse pour la propriété. Le sentiment de privation trouve sa tendance compensatrice dans la sécurité que donne la richesse. Le goût pour la cigarette peut aussi être interprété comme une régression —et une fixation— vers une situation de sécurité enfantine —la sucette—. Fumer était autrefois une attitude éminemment masculine.

Et lorsque Thérèse songe à son imaginaire séjour à Paris, elle s'imagine admirée et entourée d'amis qui vont même publier son journal (cf. pp. 140-150). Thérèse devient en songes le centre d'attention et le nombril du groupe. Sa volonté de puissance la pousse même à songer qu'elle guérit un enfant, telle une sainte guérisseuse. Ces songes sont symptomatiques et révélateurs à la fois. C'est la rébellion du faible qui ne se résigne pas à être faible. Les désirs profonds, les manques les plus intimes trouvent leur accomplissement dans les fantaisies du rêve éveillé. On en parlera.

d) *Le mariage, un refuge et un naufrage*

Personne n'a forcé Thérèse à se marier. Disons plutôt qu'elle a épousé Bernard en toute liberté: «elle avait été en adoration devant lui» (p. 39), dit le narrateur et la protagoniste elle-même: «Au vrai, il était plus fin que la plupart des garçons que j'eusse pu épouser» (p. 32). Ailleurs on lit: «Bernard avait, en outre, de l'instruction; on disait de lui qu'il était sorti de son trou; Thérèse elle-même se félicitait de ce qu'il était un homme avec lequel on peut causer: En somme, très supérieur à son milieu...». Ainsi le jugea-t-elle jusqu'au jour de sa rencontre avec Azévédo» (p. 81). Narrateur et protagoniste se partagent le travail d'approfondir les véritables raisons du mariage: «Les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente. Elle avait toujours eu la propriété dans le sang, [...]. Les évaluations de propriétés la passionnaient. Nul doute que cette domination sur une grande étendue de forêt l'ait séduite» (p. 40). Les désirs de possession et de domination composent l'une des dominantes d'un style de vie à la base duquel se trouve le sentiment d'infériorité, d'être en bas. Thérèse élabore sa tendance compensatrice vers la sécurité par le biais du triomphe social, de la richesse. Mais Thérèse a peut-être obéi à «un sentiment plus obscur»: Elle se marie surtout parce qu'elle cherche un «refuge». Comme quoi les besoins d'appui et de sécurité, éprouvés par Thérèse et dont on parlait plus haut, sont une fois de plus confirmés: «elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril [...] elle s'incrétait dans le bloc familial, elle se casait, elle entraînait dans un ordre. Elle se sauvait» (p. 40).

Mais le mariage deviendra le pire des esclavages, la pire des catastrophes, la pire des prisons. A tel point insupportable, que le mariage est, dans la vie de Thérèse, la charnière de deux époques: avant le mariage et après le mariage. Il existe même dans les images-souvenir de Thérèse un antagonisme bonheur-malheur transposé par l'auteur dans la texture de l'écriture: l'époque d'avant le mariage se caractérise par être celle des «jours purs de sa vie» (p. 34); «la femme perdue de ce soir, c'est bien le jeune être radieux qu'elle fut durant les étés de cet Argelouse où voici qu'elle retourne furtive et protégée par la nuit». (p. 28). «Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces» (p. 26). La nostalgie du passé heureux se répète à satiété: «le lycée,

au-delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis» (p. 26). «ces beaux étés», «ces aubes toutes pures de nos vies» (p. 27). Mais dès la période des fiançailles «Les feuilles mortes des chênes salissaient encore l'azur; les fougères sèches jonchaient le sol que perçaient les nouvelles crosses, d'un vert acide» (p. 41). Et le jour de son mariage sera qualifié comme le «jour étouffant des noces» (p. 43). C'est le jour où Thérèse est «entrée somnambule dans la cage» et derrière laquelle «une lourde porte s'est refermée» (p. 43).

Le mariage implique aussi l'entrée dans une famille, définie par Thérèse comme «une cage aux barreaux innombrables et vivants [...] tapissée d'oreilles et d'yeux (p. 59).

Le mariage et la famille sentis comme cage et prison —en tant que condition de la femme— contrastent avec le désir d'indépendance et de liberté —apanage du monde masculin— et qui seront par la suite le désir accompli dans les rêveries de Thérèse.

En outre, le mariage est pour elle, l'espace de la salissure par antonomasie —péché, saleté, chute—, le jour des noces elle pense à «ce que son corps innocent allait subir d'irréparable» (p. 44). Alors qu'Anne demeure «sur la rive où attendent les êtres intacts; Thérèse allait se confondre avec le troupeau de celles qui ont servi» (p. 44).

Le corps de son mari devient quelque chose de répugnant, et elle songe à «l'écarter une fois pour toutes et à jamais, le précipiter hors du lit, dans les ténèbres» (pp. 59-60).

La sexualité est une sexualité subie. Elle compare son corps à «la mangeoire du porc». «Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeunes porcs charmants [...] lorsqu'ils reniflent de bonheur dans une auge (c'était moi, l'auge, songe Thérèse)» (p. 46).

Il ne faudra pas chercher l'origine de ce refus de la sexualité, de la part de Thérèse, dans des traumatismes de l'enfance, ni dans les tendances lesbiennes, dont parlent quelques auteurs à propos de l'amitié entre Thérèse et Anne, ni dans des complexes oedipiens. La séculaire conception de la femme comme repos du guerrier, apparaît encore ici, mais au comble de la dégradation, la femme est l'abreuvoir du porc. C'est le rejet de Thérèse à jouer son rôle féminin, d'être passif, soumis, dégradé et prostitué à vie.

La cause du malentendu sexuel dépasse les individus, ce n'est pas une affaire entre Bernard et Thérèse. Voici la preuve: «Pauvre Bernard —non pire qu'un autre!» (p. 47).

Face au plaisir éprouvé par son partenaire, elle manifeste la frigidité la plus glaciale: «moi, je faisais la morte, comme si ce fou, cet épileptique, au moindre geste eût risqué de m'étrangler. Le plus souvent, au bord de la dernière joie, il découvrait soudain sa solitude; le morne acharnement s'interrompait. Bernard revenait sur ses pas et me retrouvait comme sur une plage où j'eusse été rejetée, les dents serrées, froide» (p. 47). La frigidité de Thérèse met en cause la masculinité et la virilité de Bernard, et par conséquent son pouvoir.

Le fruit du mariage n'est qu'un «fardeau tressaillant» dont elle a peur et qu'elle aimerait voir disparaître (p. 73).

La société attend de Thérèse qu'elle joue son rôle d'épouse et de mère. Le détachement de Thérèse à l'égard de Marie, sa fille, va être considéré comme un crime encore plus grand que l'autre: «Je lui avais tout pardonné, parce que enfin, c'est une

malade; mais son indifférence pour Marie, je ne peux pas la digérer. Une mère qui ne s'intéresse pas à son enfant, vous pouvez inventer toutes les excuses que vous voudrez, je trouve ça ignoble» (p. 164) dit Anne, sa belle-soeur. Et Thérèse justifie mentalement son comportement: «Elle (Anne) ne comprendrait pas que je suis remplie de moi-même, que je m'occupe tout entière. Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille» (p. 165).

e) *La lutte pour la supériorité*

Le conflit conjugal de Bernard et de Thérèse est un combat pour la supériorité, pour la domination à tous les niveaux. Cela se voit dans les plus petits détails de la vie quotidienne: «Qu'est-ce que tu attends pour lire les lettres de la petite» demande Bernard, et Thérèse répond: «Que tu ne sois plus là» (p. 50). La présence de Bernard est sentie par Thérèse comme inquisitoriale et vexatoire, elle porte atteinte à son indépendance et à sa liberté.

Le duel entre les deux protagonistes, qui a lieu comme dans l'ombre et d'une manière dissimulée et sournoise, tout au long du roman, devient finalement éclatant: «Bernard, à cet instant, connut une grande joie; cette femme qui toujours l'avait intimidé et humilié, comme il la domine, ce soir! comme elle doit se sentir méprisée! [...] il avait, pour la première fois le sentiment de cette grandeur. [...] Mais, ce soir, Bernard avait le sentiment de sa force; il dominait la vie» (pp. 128-129). Et cela nous étonne encore plus parce que ces pensées proviennent de Bernard, de qui on a pu penser qu'il était, a priori, à l'écart du problème, étant donné sa situation privilégiée en tant qu'homme. Dans l'affaire, Bernard croit pouvoir dire le dernier mot.

Et si l'on approfondit un peu plus, les rapports de Thérèse avec les autres personnages du roman se jouent aussi au niveau de cette lutte pour la supériorité. De toute évidence, Thérèse domine Anne. Elle aime l'insouciance et nonchalante vitalité de cette dernière. Parmi les raisons de son mariage, Thérèse prétend devenir «la belle-soeur d'Anne» (p. 39). Thérèse pense, donc, attacher Anne avec un lien de parenté.

Le style de vie que Thérèse s'est fixé dès l'enfance présente la régularité de la ligne droite. Au lycée ses maîtresses croient voir déjà en elle «un type d'humanité supérieure», «l'orgueil d'appartenir à l'élite humaine» (p. 26). Elle-même s'est fait une idée très claire de sa conduite à l'époque: «Pure, je l'étais: un ange, oui! Mais un ange plein de passions. Quoi que prétendissent mes maîtresses, je souffrais, je faisais souffrir. Je jouissais du mal que je causais et de celui qui me venait de mes amies; pure souffrance qu'aucun remord n'altérerait» (pp. 26-27). Et le narrateur de reconnaître cette régularité dont on a parlé: «Nul tourment brusque (dans sa vie): elle a descendu une pente insensible, lentement d'abord, puis plus vite» (p. 28).

Les rapports avec tante Clara relèvent de cette lutte pour la domination et la supériorité: «Pas plus qu'un dieu ne regarde sa servante, je ne prêtais d'attention à cette vieille fille [...] Au vrai, elle n'aimait que moi qui ne la voyait même pas se mettre à genoux, délayer mes souliers, enlever mes bas, réchauffer mes pieds, dans ses vieilles mains» (p. 82-83). C'est face à sa tante Clara que Thérèse réalise sa tendance à être en haut: comme un dieu, insensible, froide, indifférente et cruelle.

Thérèse s'affirme en s'opposant. Elle a besoin de se distancer par rapport aux au-

tres, de prendre le contrepied de toute opinion émise, de contredire, de se montrer paradoxale. A plusieurs reprises la protagoniste est qualifiée par Bernard d'esprit paradoxal: «(Bernard) la supplie de ne pas commencer à soutenir des paradoxes» (p. 57). La narrateur nous confirme qu'«elle l'assommait (Bernard) avec ses paradoxes» (p. 77). (Cf. aussi p. 65). Le goût des paradoxes n'est qu'une façon de plus de se singulariser. Adler a dénommé cette attitude «le complexe du non».

En réalité Thérèse souffre de la structure d'une société qui réserve tous les avantages à l'homme (liberté, indépendance...) et tous les inconvénients à la femme (maison, sexualité subie, enfants...). Thérèse a développé un complexe d'infériorité portant sur sa condition féminine. En refusant et son rôle sexuel, qu'elle considère humiliant, et son rôle maternel, elle s'efforcera soit d'égaliser l'homme, soit de le mépriser.

f) *L'échec d'une vie*

Si, comme dit J. P. Sartre, «l'histoire d'une vie est l'histoire d'un échec», la vie de Th. Desqueyroux est faite d'une liste interminable d'échecs. En tant que fille unique⁷ les rapports avec son père ont été loin d'être un succès. En tant qu'épouse, cela a été un fiasco total, une dégringolade complète. La maternité ne vient pas arranger les choses " «Ce fut au lendemain de ses couches qu'elle commença vraiment de ne pouvoir plus supporter la vie» (p. 107). Plus tard elle se sentira «détachée de sa fille comme de tout le reste» (p. 109).

Les rapports de Thérèse avec tante Clara, son amie Anne, le curé, Azévédo, les domestiques... sont plutôt décevants, quand ils ne sont pas cruels. Ce qui vient confirmer les théories adlériennes selon lesquelles le conflit primordial de tout individu humain est interpersonnel et non pas intrapersonnel.

Le manque d'intérêt pour ses semblables n'est qu'une séquelle et un appendice de l'absence chez Thérèse d'un sentiment de communauté ou de communion humaine: «indifférente, étrangère à cette agitation (il y a eu un incendie) désintéressée de ce drame, comme de tout autre que le sien» (p. 112). «Qu'importait à Thérèse les autres? Qu'ils s'arrangent seuls» (p. 74). Elle «s'occupe tout entière» (p. 165). Tout devient menace pour son «je» narcissique et ambitieux.

Thérèse n'admet pas sa propre destinée sexuelle. Elle se sent traquée, persécutée par la vie, par les hommes, par le monde, ... et tout cela crée en elle 1) une *insatisfaction* perpétuelle et profonde, presque existentielle: «Inutilité de ma vie - néant de ma vie - solitude sans bornes - destinée sans issue» (p. 121); «Rien ne peut arriver de pire que cette indifférence, que ce détachement total qui la sépare du monde et de son être même. Oui, la mort dans la vie: elle goûte la mort autant que la peut goûter une vivante» (pp. 119-120). 2) une *tendance aux conflits*: «Un ange plein de passions. Je souffrais, je faisais souffrir» etc. (p. 26). Et il en est ainsi en ce qui concerne tous les êtres qu'elle côtoie. 3) et une *fuite de la réalité*:

7. Cf. chez Adler «la position de l'enfant unique» in *Connaissance de l'homme*, pp. 135-136, Paris Payot 1981.

II. LA FUITE

a) *L'assassinat et le suicide ou les deux versants de la fuite physique.*

«¿Como, pues, resuelve el hombre el problema de trascenderse a sí mismo, si no es capaz de crear, si no puede amar? Hay otra manera de satisfacer esa necesidad de trascendencia: si no puedo crear vida, puedo destruirla. Destruir la vida también es trascenderla»⁸.

1. *L'assassinat*

Le roman de Mauriac raconte l'introuvable origine d'un crime manqué —encore un échec—: pourquoi Thérèse a-t-elle voulu tuer Bernard? Dans l'accomplissement de son projet Thérèse s'est montrée patiente, minutieuse, rusée et capable d'une forte dose de dissimulation. Elle a beau se justifier, le poison est, dès son enfance, un moyen dont elle s'est amplement servie: «Je faisais souffrir», «je jouissais du mal que je causais» (p. 26). Elle fera tout son possible pour empoisonner la vie d'Anne tombée amoureuse. Elle, qui se plaint de l'indifférence de son père, fera payer à tante Clara les pots cassés; le mépris et le manque de respect envers les femmes dont elle accuse son père, Thérèse le surcompensera par le manque de respect —respect, étymologiquement, vient de respicere, regarder— à tante Clara: «Pas plus qu'un dieu ne regarde sa servante», etc. (pp. 82-83).

Le désir de transcendance, dont parle Fromm, la tendance à la supériorité dont parle Adler trouvent dans cette cruauté manifeste de Thérèse le versant négatif de l'amour et de la créativité. La cruauté, dit Adler, fait partie de la structure compensatrice des individus qu'un sentiment d'infériorité pousse à amplifier leur idéal de la personnalité⁹. La cruauté est généralement accompagnée d'autres traits accessoires: ambition, jalousie, obstination, sadisme, etc. Manifestations qui ont pour racine un sentiment d'infériorité et qui en même temps sont les symptômes d'une compensation déviée.

Par ailleurs il ne faudra pas oublier que toute activité brutale ou cruelle est censée être masculine. La protestation virile de notre protagoniste est destinée à s'assurer contre le sentiment d'infériorité.

L'hypersensibilité de Thérèse pour tout ce qui la concerne et son insensibilité et sa froideur pour ce qui concerne les autres est encore un trait pathologique qui nous dit bien des choses. Mais ce sera l'analyse des rêves et des rêveries de Thérèse qui nous le montrera plus loin avec netteté.

Mais revenons au crime manqué. Adler dans le chapitre IV de *El caracter neurótico* parle du crime comme «amplification névrotique des limites», de la tendance chez certains individus à faire une brèche dans les limitations imposées par la réalité, à avancer d'une façon téméraire vers le bord de l'abîme pour s'évader ainsi d'un sentiment d'incomplétude et amplifier au maximum les frontières de la réalité. L'action contraire au crime a, évidemment, la même signification. La rêverie de Thérèse s'imaginant une sainte guérisseuse (cf. p. 152) est aussi une fantaisie com-

8. Erich Fromm, *Psicoanálisis de la sociedad contemporánea*, Fondo de Cultura Económica, México, Buenos Aires 1956, p. 38.

9. Cf. *El caracter neurótico*. Ed. Paidós, Barcelona 1984, p. 254.

pensatrice et doit être interprétée comme la même tendance à l'amplification névrotique des limites.

2. *Le suicide*

Thérèse a voulu se suicider (pp. 139-140); la mort de tante Clara a sauvé Thérèse —encore un échec—.

«Cada individuo está de tal manera unido a la sociedad, que no puede hacer ningún movimiento, pensar ningún pensamiento, ni expresar ningún sentimiento sin testificar el grado de su relación con la sociedad, sin testificar su interés social»¹⁰, affirme Adler à propos du suicide.

Le renoncement de Thérèse à affronter les problèmes vitaux par sa tentative de suicide n'est qu'une façon de plus de manifester sa protestation. C'est l'admission de sa défaite et de son désespoir absolu.

Thérèse a été déçue par la vie, elle en attendait trop sans rien donner en contrepartie. La vie lui a été hostile, peut-être parce qu'elle a été trop exigeante. Son sentiment d'abandon a aiguillonné sans cesse en elle l'envie, la jalousie, la soif de domination. Ses espoirs exagérés ont été nourris par la tendance à la supériorité, et cela s'est passé tout au long de sa vie.

Le suicide est aussi une façon de transcendance, d'amplification des limites, d'attirer l'attention, d'exercer une pression sur les autres, d'augmenter le sentiment de sa personnalité. Car le suicide est une façon de se surpasser et de surpasser les autres en douleur, en héroïsme. Elle a besoin de s'affirmer devant les autres même par le biais de la suprême négation de soi-même.

Dans le suicide intervient aussi l'intention de ne pas épargner la douleur des autres, de provoquer l'humiliation des autres en les culpabilisant, une façon comme une autre de se venger des personnes les plus proches. Le suicide a toujours un destinataire.

En plus, Thérèse est consciente que par son suicide elle aura droit à devenir le centre d'attention de tout le monde, à se sentir plus importante, elle se voit déjà à la une des journaux, inspirant la pitié ou l'horreur des autres: «Thérèse a lu que les désespérés emportent avec eux leurs enfants dans la mort; les bonnes gens laissent choir le journal: Comment des choses pareilles sont-elles possibles?» (p. 139).

Le suicide est le dernier recours d'un individu pour essayer de triompher de ses semblables, une recherche de domination camouflée. Ainsi l'individu réussit-il à déclencher la frayeur ou à faire naître des sentiments de culpabilité chez les autres.

Le criminel et le suicidé, par le pouvoir que leur confère ce droit sur la vie, manifestent une recherche de ressemblance avec Dieu. Le suicidé et le criminel sont invinciblement des lâches. A la base, donc, de ces comportements, se trouve toujours le complexe d'infériorité.

10. «El suicidio» in *Superioridad e interés social*. Fondo de Cultura Económica, México 1969, p. 218.

b) *La fuite imaginaire: rêves et rêveries*

Pour Adler les créations de l'imagination expriment le style de vie du sujet. Souvenirs, rêves et rêveries servant à renforcer le style de vie contre la logique des problèmes sociaux qui se posent à nous. Face à la méthode freudienne d'interprétation des rêves —causale et tournée vers le passé— la méthode adlérienne est finaliste et orientée vers l'avenir.

Le rêve que nous allons analyser —qui est plutôt un cauchemar, et qui est le seul rêve authentique du roman, car le reste ce sont des rêveries— vient fort à propos pour confirmer l'analyse adlérienne. On le trouve à la page 20-21, et il est magistralement inséré dans le développement du récit: «Ne rien prévoir. Dormir...» Puis vient le texte du rêve, qui se termine ainsi: «Le juge éclate de rire... Le frein grince contre la roue. Thérèse s'éveille». En vrai spécialiste, Mauriac raccorde la fin du rêve et le stimulus sensoriel.

Nous imaginons mal une lecture freudienne de ce rêve et la possible traduction en symbologie sexuelle.

Le rêve de Thérèse répond, évidemment, au désir de résoudre un problème actuel et en même temps un problème dans l'avenir, qui sera celui de ses rapports avec Bernard. «A la base du rêve, dit Adler, se trouve donc une *prise de position envers la vie*». Et un peu plus loin: «En rêve, le problème vital d'un individu se trahit *comme en parabole*». Finalement: «Le rêve d'un individu montre que celui-ci s'occupe d'un problème de la vie et de quelle manière il l'envisage»¹¹.

En ce qui concerne le présent, la pression de la réalité fait que les protagonistes choisis sont ceux du juge d'instruction et l'accusée, que le décor est la salle du Palais de Justice etc., que l'anecdote est l'apparition d'un fait nouveau: la découverte d'un paquet avec le poison. Quoi de plus logique! Mais ce qui devient significatif à tout point de vue dans le rêve c'est que les images et les symboles choisis soient ceux du chasseur —le juge— et du gibier —Thérèse—, images qui servent, parfaitement à Thérèse pour confirmer en elle ses idées sur la vie, sur sa vie, en tant qu'être persécuté, traqué et mis en cage ...et qui justifient *en parabole* son sentiment d'infériorité. En voilà des images et des symboles sélectionnés par la rêveuse tout en connivence avec sa *prise de position* envers la vie. Le rêve, donc, est aussi et surtout une projection vers l'avenir. Dans le roman, le «chasseur» par antonomase est Bernard (cf. pp. 31-32). Il sera aussi, par la suite, le juge le plus sévère qui agira selon la justice familiale. Le gibier sera Thérèse, que l'on voudra inutilement apprivoiser.

Par ce rêve, Thérèse se représente l'avenir: elle craint que le reste de sa vie ne soit qu'une partie de chasse où les rôles de chasseur et de chassé sont préalablement et inéluctablement déterminés.

Les rêveries

Les rêves diurnes, les fantaisies sont «régulièrement des représentations de puissance»¹², affirme A. Adler.

11. *Connaissance de l'homme*, pp. 97, 99 et 103 respectivement.

12. *Ibid.*, p. 53.

Les fantaisies des adultes ressemblent trop à celles des enfants, chez qui le «jeu de puissance» occupe une place très importante" «quand je serai grand...».

Les rêveries prêtées par l'auteur à la protagoniste du roman répondent, bien sûr, à l'universel désir humain de nous glisser hors de la vie réelle, mais aussi et surtout elles sont des représentations de puissance concernant l'avenir. Dans ses rêveries Thérèse va se mettre en valeur, elle aspire à la supériorité, au triomphe... mécanisme de compensation d'un fort sentiment d'infériorité.

1. La rêverie du possible pardon (pp. 24-25)

Dans le combat acharné pour la supériorité entre les deux protagonistes, il y en a un qui est parti perdant: Thérèse.

La rêverie qui nous occupe nous présente une phase du conflit, où d'une manière très intense et résumée —une page—, sous la forme d'un dialogue imaginaire, se déroule un double mouvement ascendant-descendant, d'espoir et de désespoir qui se termine négativement et dans lequel on prévoit déjà que Thérèse se résigne à être la victime. A la page 135 on en aura la confirmation: «elle avait obéi à une profonde loi, à une loi inexorable; elle n'avait pas détruit cette famille, c'était elle qui serait donc détruite».

Cette première rêverie montre à l'analyse que Thérèse se situe dans un plan d'infériorité; elle apparaît ici comme la Thérèse résignée qui croit comprendre son crime, qui finit par se soumettre, qui après sa confession n'attend que le pardon, l'absolution de Bernard. Paroles et images nous rappellent le sacrement de la pénitence et son rituel: «Va en paix», «Bernard la relèverait». «Lève-toi; sois pardonnée». Le dialogue imaginaire se terminant par le mouvement descendant, l'on peut en conclure qu'il n'y aura pas d'espoir ni de pardon pour Thérèse.

2. Les rêveries de l'amour impossible (pp. 149-153)

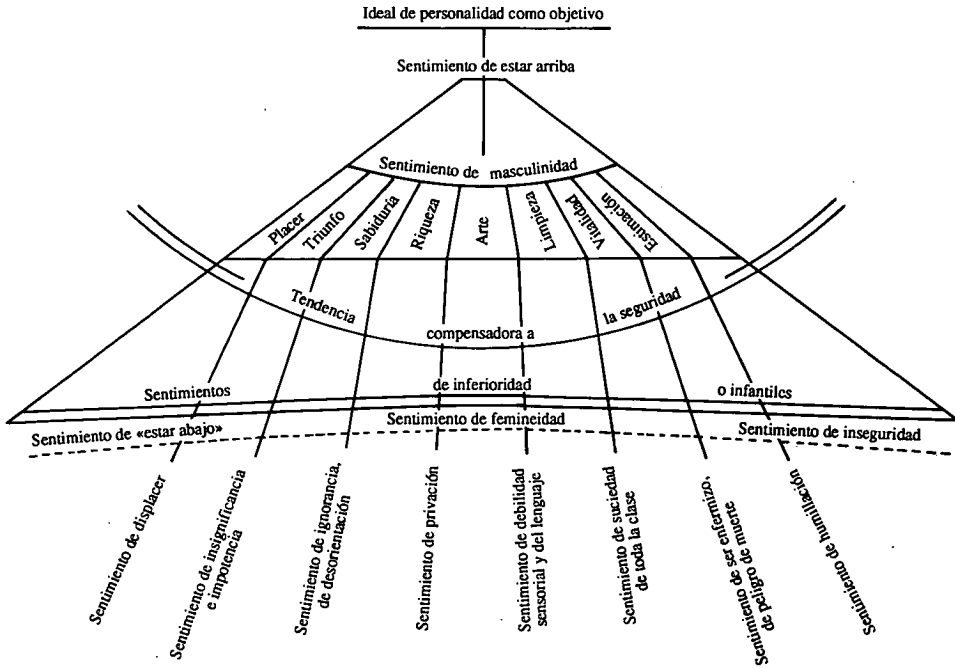
Ces pages du roman nous présentent une suite de rêveries où Thérèse à l'aide de l'imagination se représente et essaie d'édifier son avenir. Ces songes nous montrent à merveille comment, devant l'hostilité de la vie et devant les échecs subis, elle échafauda son propre auto-mensonge. L'accomplissement des désirs les plus profonds se réalisera sans obstacles par le biais de la fantaisie.

Ces rêveries vont mettre à nu les manques, les frustrations et la très ardente aspiration de Thérèse à se mettre en valeur. (Voir en annexe la page 102 de *El caracter neurótico*).

PREMIÈRE RÊVERIE

Face à une mome vie à Argelouse, elle imagine une «autre» vie à Paris, où les repas monotones à la maison seront remplacés par des repas au Restaurant du Bois; la compagnie monocorde de Bernard et des domestiques sera remplacée par celle d'Azévêdo et de jeunes femmes, le gris décor de la maison par le luxe («étui d'écaille», «une Abdullah»). Le silence et le mutisme par d'intéressantes conversa-

tions (où elle «parle et explique son coeur»). Sa destinée obscure et son sombre anonymat par le rayonnement, l'action... («elle enchantait un cercle de visages», on «lui propose de publier son journal»). Le corps haï de son mari par un «jeune corps bouleversé assis à sa gauche». L'ennui du jour qui succède au jour par un agenda plein de rendez-vous... etc. Le mouvement et l'allure du texte sont entièrement et exceptionnellement ascendants: Paris, amour, joie, rayonnement, action, plaisir, musique, jeunes corps, autos, hommes de lettres, soleil, chaleur, etc. Mouvement expansif et



El carácter neurótico (A. Adler)

ascendant cruellement arrêté à la fin lorsque Thérèse croyant étreindre l'être aimé enfonce les ongles de sa main dans son épaule gauche.

DEUXIÈME RÊVERIE (p. 151)

Ce qui a pu être et n'a pas été. Thérèse est à la recherche de visages, de bouches, de corps perdus dans l'oubli du temps, pour pouvoir composer de toutes pièces un «bonheur», une «joie» et un «impossible amour».

TROISIÈME RÊVERIE (p. 152)

Dans son envolée vers la supériorité, le romancier le «précieux allié» du psychanalyste dont parle Freud dans son *Délire et rêves dans la Gradiva de Jensen*—prête à Thérèse cette rêverie de puissance: «un enfant d'Argelouse (un de ceux qui fuyaient à son approche) était apporté mourant dans la chambre de Thérèse; elle posait sur lui sa main toute jaunie de nicotine, et il se relevait guéri». Voilà encore une manifestation de fuite de la part de celle qui n'étant pas capable de résoudre ses propres problèmes s' imagine douée d'un pouvoir thaumaturgique. Attitude névrotique aussi de l'individu qui aspire à la supériorité, au triomphe et qui satisfait ainsi sa propre vanité.

QUATRIÈME RÊVERIE (pp. 152-153)

Une maison au bord de la mer, qu'elle meuble et décore en toute liberté. Et l'amour idéal" «elle reposait sa tête contre une épaule»... «quelqu'un marchait à ses côtés qui soudain l'entourait des deux bras, l'attirait»... «un baiser, songe-t-elle, doit arrêter le temps»... «l'amour des secondes infinies». Et le narrateur de conclure: «Ainsi l'amour dont Thérèse a été plus sevrée qu'aucune créature, elle en est possédée, pénétrée». Seules les rêveries peuvent assouvir la soif de cet être profondément assoiffé et insatisfait. En songes elle atteint son idéal de vie et de personnalité.

Dans le domaine de l'amour, Azévédó a été, un moment, le paradigme de cet amour impossible. Il disparaîtra comme une étoile filante. L'une des dernières fois où elle parle d'Azévédó c'est en rêve (p. 149), et l'on sait déjà que tout ce dont Thérèse rêve est définitivement perdu. La preuve: à la fin du roman (p. 183), lorsque Thérèse se trouve déjà à Paris, elle «décide de ne pas aller voir, cet après-midi, Jean Azévédó et poussa un soupir de délivrance: elle n'avait pas envie de le voir: causer encore! Chercher des formules!».

Thérèse pourra-t-elle un jour s'émanciper, devenir elle-même se réconcilier avec son rôle et avec l'autre sexe, sans besoin de rêver?

c) «A paris... quand je serai à Paris», ou la fuite spatiale

La récurrence de deux toponymes: Argelouse-Paris configure une opposition spatiale qui mérite toute notre attention, car elle représente une dialectique de l'espace autour de laquelle s'organise et se structure un modèle de perception beaucoup plus large et qui recoupe et résume une image du monde axée sur la bipolarité:

1. Paris-sentiment de sécurité-être en haut-masculin-indépendance-liberté, etc.

2. Argelouse-sentiment d'insécurité-être en bas-féminin-soumission, etc.

Autrement dit, l'opposition spatiale est corrélative d'autres oppositions: existentielles, sociales, morales, axiologiques...

a) Face à Argelouse qui est l'espace de l'implacable réalité, Paris représente l'espace de la réalité inconnue, rêvée et désirée.

b) Face à Argelouse qui est le pays de la soif et du silence accablant, pays de la monotonie, de l'immobilité, pays de l'inculture et de la matérialité, Paris représente l'espace de l'assouvissement, du bruit, le centre du monde, le lieu de la nouveauté, de la surprise, de la mobilité, le pays de la spiritualité, de la culture, de la politesse, des belles manières¹³.

c) Face à Argelouse qui est l'espace fermé, l'espace de la solitude, de la prison, de l'exil, le pays de la petitesse et de l'étroitesse, Paris représente l'espace ouvert, l'espace de la grandeur, de l'amplification des limites, de la camaraderie¹⁴.

d) Face à Argelouse qui est l'espace de la soumission, de la dépendance, du malheur, de la douleur, de la peur, du désespoir et de la mort, Paris représente l'espace de la liberté, de l'indépendance, de la joie, du bonheur, de l'espoir et de la vie¹⁵.

Il n'est que trop évident que Paris représente l'idéal, le bien, la valeur, le haut, alors qu'Argelouse représente le mal, la médiocrité, le bas. Paris et Argelouse sont deux mondes, deux univers antithétiques: le supérieur et l'inférieur.

L'attraction exercée par Azévédou sur Thérèse s'explique parce qu'il est «le Parisien», celui qui incarne toutes ces valeurs dont on vient de parler. En outre il se montre toujours spontané, libre, indépendant... il incarne aussi l'idéal de la masculinité.

«Être soi même? répétais-je, mais nous ne sommes que dans la mesure où nous nous créons» (p. 94).

Ces propos de Thérèse viennent confirmer la thèse adlérienne de la liberté.

Le roman, tout roman n'est qu'une succession de répétitions modifiées. Nous avons voulu montrer comment à n'importe quel niveau du texte: thèmes, personnages, rêves, rêveries, etc. l'on peut déceler que sur la base d'un très fort sentiment d'infériorité la personnalité de Thérèse a élaboré un style de vie qui peut très bien être dénommé «protestation virile» et qui ne manifeste que la tendance de la protagoniste à la supériorité, à être en haut, à la masculinité. La protestation virile de Thérèse est toujours cousue autour d'un axe bipolaire où toutes les oppositions: Paris-Argelouse, rêve-réalité, chasseur-chassé, clos-ouvert, grand-petit, mariage-célibat, etc., etc. peuvent être résolues dans l'opposition fondamentale: masculin-féminin.

RAMIRO MARTÍN HERNÁNDEZ

13. Cf. pp. 29, 35, 75, 89, 91, 96, 97 et 171.

14. Cf. pp. 93, 96, 97, 104, 120, 128, 150 et 174.

15. Cf. pp. 89, 109, 115-116, 131 et 150.